

TERRITOIRES DE LA MEMOIRE

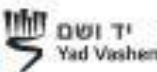
18 MAI
30 2015



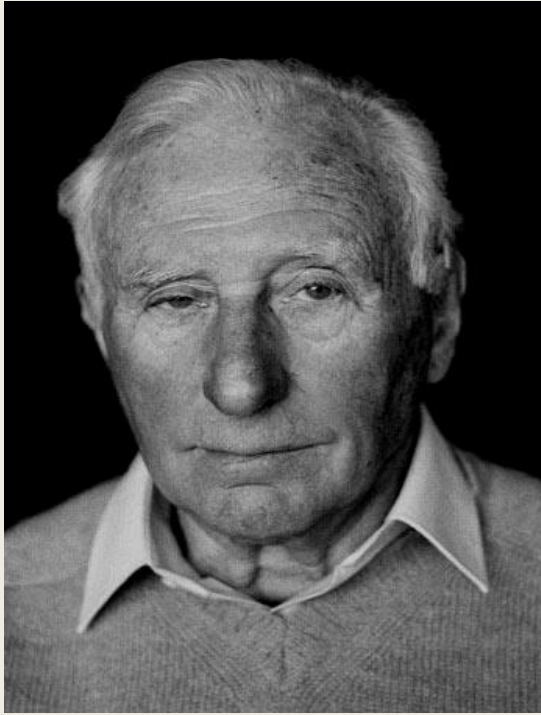
Félix Gutmacher

Témoign de la barbarie nazie

Création Laura Briol
Martin de Worm
Quentin Thoelen



« Une histoire parmi des millions d'autres... »



*« La vie est un combat. Soyez vigilants.
N'oubliez jamais de quoi l'homme est capable quand
il se laisse manipuler.
Méfiez-vous des extrémistes, des fanatiques, des
intégristes quels qu'ils soient. »*

Introduction

Notre projet Train des Mille a été un long travail de préservation et de valorisation d'une mémoire collective.

Durant toute une année, dans le cadre du cours d'histoire, nous avons décidé d'être porteur d'une histoire parmi 28 autres personnes, celle de Félix Gutmacher.

Nos recherches se sont basées sur divers documents. Des bibliothèques nous ont été ouvertes, par exemple la bibliothèque George Orwell des Territoires de la Mémoire à Liège.

Afin de comprendre son parcours, nous avons eu la chance de disposer, chacun, du livre de Félix *Jamais je ne vous oublierai*. Avec la plus grande honnêteté, il nous livre émotions et pensées ressenties tout au long de son parcours dans les camps de concentration. Il dévoile un tableau effrayant des actes atroces commis par les nazis à l'encontre des juifs, drame qui a frappé des millions de victimes innocentes comme lui.

Chacun a eu la possibilité d'approfondir un des moments-clés de sa vie, durant et après la guerre. Évidemment, nous ne pourrions jamais mesurer totalement toute l'horreur des exterminations qui ont eu lieu durant la seconde guerre mondiale. Auparavant, notre connaissance se limitait seulement à des images ou des documentaires.

Avoir eu l'opportunité de bénéficier d'un tel témoignage a permis une réelle prise de conscience en nous confrontant violemment à ce sinistre épisode de l'histoire.

Comment ce peuple a-t-il vécu et ressenti cette extermination ? Comment a-t-il réagi face à l'occupation ? Et moi, si j'avais été à sa place, qu'aurais-je fait ?

Nous espérons de tout cœur que vous apprécierez notre travail en découvrant un de ces êtres d'exception qui suscite l'intérêt, inspire le respect et force notre admiration à tous. Un parcours unique doté d'espoir et d'humanisme que nous sommes heureux de vous faire partager au travers ce travail de mémoire.

Laura, Quentin & Martin.

1. Biographie de Félix Gutmacher

Félix Gutmacher est né en Belgique en 1926.

Son père et sa mère avec son frère **Sylvain**, alors âgé d'un an, sont venus de Pologne en Belgique pour fuir la misère et l'antisémitisme. Ils n'étaient pas des enfants difficiles. Félix étudiait avec une facilité admirable, il reçut un prix lors de sa première année primaire.

Il était attiré par les ouvrages de philosophie, et plus particulièrement par les enseignements stoïciens. Peut-être par prémonition. Leur sagesse rejoignait le but premier de ses professeurs : faire de leurs élèves des hommes de volonté. Malheureusement, lors de sa déportation, la philosophie ne fut pas toujours payante. Il avait aussi lu « *Mein Kampf* » d'Hitler et avait perçu sa folie meurtrière.

En décembre 1940, la fréquentation de l'école était devenue interdite aux enfants Juifs. Il avait une carte d'*Europe* où il surveillait l'avancée de la guerre et écoutait la radio clandestine d'un camarade pour les nouvelles.

Le 4 septembre 1942, Félix avait 16 ans, il se rendait devant la maison d'un ami lorsqu'il crut être interpellé par des militaires. Après une course poursuite, il est emmené dans leur voiture. Il réalise par la suite que la Gestapo était venue chercher une des familles dans l'un des immeubles de son ami et non lui. Il avait été pris par erreur.

On lui fit subir un interrogatoire en règle et on l'enferma dans une cellule, où il rencontra une jeune fille de 18 ans, **Frieda**, et sa famille. Il tomba rapidement sous son charme.

Après la confiscation des biens de valeur à la **caserne Dossin à Malines**, une fouille corporelle et un rasage complet des cheveux, il a rejoint d'autres victimes.

Frieda et Félix, Ils partirent ensemble en déportation le 11 septembre 1942. Ils embarquèrent comme du bétail dans des wagons au confort lamentable et passèrent trois jours et trois nuits d'inquiétude et de misère.

Le train s'arrêta à Sakrau, en Haute-Silésie. C'est là que Félix fut brutalement séparé de Frieda.

En Novembre 1942, il fut déporté à Konigshutte. Le travail et l'abrutissement était le seul moyen de sortir de cet enfer : l'évasion était impossible, et il fallait se montrer capable de manier la pelle et la pioche.

En Février 1943, Félix fut atteint de la furonculose, à cause de la saleté et la vermine. Il eut le privilège d'être envoyé, avec 19 de ses condisciples, dans le camp voisin où il y avait un vrai médecin et une infirmerie. Le médecin présent connaissait Sylvain, avec qui il a fait ses études à l'Université de Bruxelles.

Félix a pu être rétabli en 4 jours, mais ceux qui ne l'étaient pas furent envoyés à Auschwitz pour y être gazés. Le travail fourni par les rescapés juifs ne valait plus grande chose. Les autorités décidèrent donc d'envoyer les personnes qui restaient dans un camp de repos à Johannesdorf.

Après s'être « reposé » au camp de repos, on l'envoya en Juin 1943 dans un camp de travaux forcés à Blechhammer en Haute Silésie (Pologne).

Le 21 janvier 1945, les Russes arrivèrent dans le camp et les S.S ordonnèrent l'évacuation immédiate, le camp sera par la suite brûlé. Ceux qui essayaient de se jeter sur le bas-côté pour s'enfuir étaient criblés de balles. Ceux qui étaient trop fatigués pour marcher recevaient une balle dans la nuque. C'était cette fameuse marche de la mort qui continua ainsi quinze jours.

A un moment, Félix essaya une tentative d'évasion. Il profita d'un tournant dans lequel les gardes ne le voyaient pas pour se jeter en dessous d'une clôture du terrain le plus proche et se cacher derrière un arbre. Cependant un petit garçon d'une dizaine d'année le dénonça aux S.S. Son évasion avortée, Félix se retrouva dans le rang, étonné d'être encore vivant car les jours précédents, ils avaient tué pour moins que ça.

A la fin de la marche, ils arrivèrent au camp de Gross-Rosen. Réputé être un des camps les plus durs du monde concentrationnaire. Ils y passèrent 5 jours avant d'embarquer dans un train (nouvelle fuite devant les Russes) pour atteindre Weimar, au centre de l'Allemagne.

Par la suite, ils ont finalement été emmenés dans le camp de concentration de Buchenwald. Créé en 1937, ce camp est le symbole de tout un régime. Des milliers de prisonniers politiques y sont morts dont Thaelmann, le célèbre leader politique allemand. Il a été assassiné peu avant l'arrivée de Félix, pour qu'il ne survive pas à la défaite des nazis. 10 février 1945, arrivée au camp, Félix est à bout de forces. C'est grâce aux détenus politiques que les Juifs restant ont pu manger. Leur rôle a été déterminant.

Le matin du 11 avril 1945, les américains sont là ! Le camp de Buchenwald a été libéré par les troupes de la troisième armée du général Patton. Félix fut hospitalisé pendant huit jours, et sauvé de justesse.

Revenu le 8 mai 1945 à Bruxelles, il apprend qu'il est gravement atteint de la tuberculose et que son père, déporté à Auschwitz, ne reviendra pas.

Ce n'est qu'en juin 1949 qu'il est jugé apte à reprendre une « vie normale ». Début juillet 1949, il passe les examens de première année de droit à l'université libre de Bruxelles. En septembre 1953 il devient avocat.

Il travaille 50 ans en tant qu'avocat dont 20 dans le domaine du planning familial.

Dans le cas de Félix Gutmacher, ces actes de résistance seraient plutôt psychologique, c'est son **mental** qui lui a permis de continuer même dans **le plus pur des enfers**.

« Dans mon état de faiblesse, j'avais mis au point une méthode qui consistait à me dire chaque matin, au réveil à 4 heures, que si je passais la journée, je serais sauvé. Par des journées particulièrement pénibles, de grands froids, de forte chaleur ou de travail très épuisant, j'appliquais le même système à chaque heure de la journée. Parfois à chaque dizaine de minutes. C'était vraiment très efficace. Je me remémorais, en outre, les aphorismes des philosophes stoïciens qui m'avaient particulièrement intéressé du temps où j'étais étudiant. A maîtriser la souffrance, en me disant que je n'avais pas de raison d'être malheureux, que dans l'espace et dans le temps la douleur n'avait aucune signification, j'atteignais même une espèce d'euphorie. En vérité de très courte durée. Et je comprenais en même temps la portée d'une méthode d'enseignement chère à mon professeur de mathématiques, Monsieur Marcel Dupont. »



Image : Maciek Nabrdalik, *cbsnews*, (Portraits of Holocaust survivors), [en ligne], <http://www.theirreversible.com/?p=641>

1.1 La vie concentrationnaire

En Novembre 1942, Félix fut amené à Königshütte.

C'était un terrain désert où les prisonniers devaient construire leur propre camp sous forme de baraquements, sinon ils restaient dehors. Les matériaux n'étaient pas sur place et il n'y avait ni eau ni électricité. Le camp fut construit en 2 semaines, et a coûté la vie à 27 hommes. Après la construction, Félix et les autres travaillèrent dans une fonderie métallurgique.

Le froid, la faim, la fatigue, la saleté, les insultes et la brutalité des gardiens étaient dur à supporter, d'autant plus qu'il ne fallait pas leur répondre ni même montrer la moindre réticence sous peine de mourir sous les coups de fusil. Les juifs n'avaient pas droit à la nourriture des autres : ils recevaient des soupes où les légumes et les pommes de terre étaient rares. Ils étaient coupés du monde et ces conditions leur donnèrent l'impression de vivre en dehors de la réalité. S'évader ne servait à rien : les prisonniers étaient fichés et il n'y avait pas d'endroit où se cacher. De plus, les habitants les plus proches étaient fortement antisémites.

Fin décembre, le jour de Noël 1942, la moitié des compagnons de Félix étaient morts. Le travail fourni par les rescapés juifs ne valait plus 3 marks tellement ils étaient affaiblis. On décida donc d'envoyer les personnes qui restaient dans un camp de repos à Laurahütte.

C'était un camp bien entretenu, où l'hygiène était acceptable. Malgré encore plusieurs maltraitements, les prisonniers étaient optimistes grâce aux pertes allemandes. Ils avaient la conviction qu'ils allaient perdre la guerre. Plus tard, le marchand d'esclaves arriva au camp et décréta qu'ils étaient aptes à reprendre le travail. Félix monte maintenant dans un camion pour une destination inconnue.

En Juin 1943, le train l'emmène à Blechhammer, camp de travaux forcés, Haute Silésie (Pologne). Les personnes du camp devaient travailler dans l'usine de Heydebreck, fabriquant de l'essence synthétique. Il y avait toutes sortes de travailleurs de différentes nationalités : des prisonniers de guerre, des prisonniers juifs, des travailleurs obligatoires, ouvriers allemands, techniciens,...

A un moment donné, les dirigeants du camp voulaient remédier au laisser-aller général et remplacèrent les soldats de la Wehrmacht par des S.S : les prisonniers obtinrent un uniforme plus seyant avec des rayures bleues et leur numéro furent tatoués sur leur bras gauche.

Les sanctions furent encore plus dures.

En Juin 1944, de bonnes nouvelles tombèrent : les Russes étaient en Pologne, et même pas loin du camp ; les Anglo-américains avaient débarqué en Normandie. Le camp fut même bombardé par les Alliés. Cependant, durant le bombardement, il était interdit aux Juifs d'aller se réfugier dans un abri quelconque.

Un jour, Félix fit la connaissance d'un Belge. Celui-ci lui donna un morceau de pain et lui demanda s'il n'avait pas un message à transmettre à quelqu'un de Bruxelles qui pourrait l'aider, car il avait une permission de quinze jours et il retournait là-bas.

Félix lui demanda de remettre un mot à monsieur Dupont, son professeur de mathématiques, qui lui demanda de lui envoyer un colis pour l'aider à tenir le coup.

Peu de temps après, il fut atteint d'une épidémie de dysenterie. Après quatre jours à l'infirmerie, il était très faible mais apte au travail. De plus, il reçut un colis assemblé par ses camarades de classe et un mot d'encouragement de la part de son professeur grâce au Belge. Il ne prit qu'une partie des provisions, de peur d'être repéré et exécuté. Félix les bénit ainsi que ce Belge qui a pris des risques inconsidérés pour le sauver ainsi que son professeur et ses camarades de classe.

C'est dans le camp de Blechhammer que Félix eut droit à un tatouage comme d'autres millions d'autres prisonniers... Il dit :

« Aucun danger que le troupeau d'esclaves ne s'égaré ou n'échappe à ses bourreaux. Ce fut un grand jour, celui de la conséquence, au camp, de la grandeur et de la puissance d'un régime par son élite ! Je fus gratifié du numéro 177.310, le 1 avril 1944 »

1.2. La libération

Le dernier camp où Félix fut emmené était celui de Buchenwald.

Chaque jour, dans le camp, les nouvelles de l'avance des troupes alliées qui avaient franchi le Rhin se répandaient. Les SS donnèrent l'ordre de sortir du baraquement où les juifs étaient entassés dont Félix. Ils veillèrent même à ce que les cadavres en soient extraits.

Vu l'état d'épuisement total de Félix, il préférait mourir sur place plutôt que de reprendre la route.

Il resta dans le tas comme mort pendant de longues minutes. Les cris des S.S. retentirent, mettant en marche toute la colonne d'éclopés vers la sortie du camp. Après un brouhaha intense, un profond silence s'installa. Félix se demanda alors s'il fallait ressusciter et chercher à se cacher quelque part, ou attendre des conditions plus favorables.

C'est à ce moment précis qu'un **Kapo** de passage l'aperçut en train de s'extraire de ces tas de morts et lui cria de le rejoindre. Il rassembla toute son énergie, et se précipita dans le sens opposé pour atteindre les blocks des prisonniers non-juifs qui étaient pour eux interdits. Il s'engouffra dans le premier venu. L'un des occupants vint à lui, et devinant sans doute à son allure et à son insigne juif qu'il faisait partie du groupe des « cadavres ambulants ». Il l'invita dès lors à se cacher sous sa planche qui lui servait de lit et lui remis une tranche de pain.

Félix le mit au courant de ce qui venait d'arriver. Il parla de ses camarades, de lui, et de son parcours jusqu'ici. Ayant appris que Félix venait de Bruxelles, il lui fit part de ce qu'il était tout comme lui bruxellois, étudiant en droit, et qu'il s'était fait arrêter avec son père comme de la résistance.

Félix fut profondément touché par ce geste. Il veilla pendant quelques jours à sa clandestinité et partagea avec lui sa maigre pitance. Il s'appelait André De Raet.

Félix apprit que tous ses camarades qui avaient pris la route furent exécutés dans la forêt proche de Buchenwald où ils avaient été emmenés. Son ami André lui rapportait toutes les bonnes nouvelles qui traversaient le camp. Les troupes alliées avançaient à grand pas, ils brûlaient d'impatience d'entendre les premiers coups de canon à proximité, annonciateurs de leur arrivée. Il passa ainsi quatre jours et quatre nuits dans la clandestinité.

Au bout de quatre jours, André avait fait un petit tour dans le camp des prisonniers juifs et lui rapporta que certains camarades y circulaient et avaient même réintégré les baraques abandonnées où ils percevaient leur ration de nourriture grâce à l'organisation du camp. Il s'agissait de quelques débrouillards, comme il en existait, qui étaient parvenus à déjouer toutes les mesures de bouclage prises contre les juifs. Ici encore, l'aide de camarades non-juifs du grand camp avait été déterminante. La situation était devenue tellement catastrophique pour leurs S.S. que ceux-ci n'osaient plus s'aventurer dans le camp.

La tension parmi les prisonniers avait atteint son paroxysme. Le bruit courait que des armes, qui avaient été introduites clandestinement pièce par pièce depuis des années de préparation à ce grand jour, étaient aux mains des prisonniers politiques qui attaqueraient les S.S, au cas où ceux-ci, dans un dernier sursaut de soif sanguinaire et de rage criminelle, décideraient de faire disparaître tous leurs esclaves.

Le 11 avril matin, ils furent réveillés par des coups de fusils qui devaient provenir d'un endroit tout proche. Une clameur de joie se répandit dans le camp: leurs libérateurs sont là ! Les coups de feu à proximité étaient tirés par des courageux qui, devant l'arrivée imminente des troupes amies, s'étaient soulevés contre leurs ex-bourreaux dont la plupart avaient déjà pris la fuite. A présent, tout le monde s'embrassait et pleurait de joie. Ils coururent tous, valides, invalides et squelettes ambulants vers l'enceinte de barbelés et l'entrée du camp, grande ouverte. Ils croyaient rêver : de nombreux tanks à l'étoile américaine s'avançaient !



Survivants de Buchenwald derrière les barbelés, avril 1945. Félix est au fond à gauche presque au milieu avec un petit béret noir sur ses cheveux rasés. Photo : Margaret Bourke-White.

1.3. Parcours de guérison, la convalescence

Félix était atteint de tuberculose pulmonaire et de cachexie extrême.

Le médecin lui a prescrit 6 mois de repos, pour qu'il puisse se refaire une santé et aussi, si possible, un peu se remettre de cette tragédie.

Il est accueilli au Sana, un sanatorium où l'on soigne de graves malades. Malgré le rythme de vie minimum, il y mord la vie à pleine dents: il mange beaucoup, à la limite de la boulimie, lui et ses camarades faisaient figure d'éléments perturbateurs et révolutionnaires. Il profita également des moments de paix et de sérénité au sein de la nature, auxquels il aspirait depuis longtemps. Félix se découvre à travers des auteurs philosophiques comme Gandhi, Lao-Tseu,... Et repense beaucoup à sa famille, et plus particulièrement à son père et à sa mère, morts dans les camps.

Il est optimiste, la vie s'ouvre à lui. Lui qui a connu le côté le plus brutal de l'homme peut enfin découvrir son côté ange. Il veut par-dessus tout que le monde sache que six millions de personnes innocentes ont été exterminées sans aucune raison et quel combat il a fallu livrer pour sortir de cet enfer. Cependant, son avenir est encore incertain, car la maladie est tenace. Après 15 mois de chaise longue, son état ne s'est pas amélioré. L'**Association d'Aide aux Juifs victimes de la Guerre** lui donne l'occasion d'aller en Suisse au Sanatorium Etania (à Davos), propriété des Juifs Orthodoxes. Pour lui, c'est un voyage merveilleux, car il voit la nature aussi belle que jamais : des montagnes, forêts,...

Quand il arrive à Genève, l'escale entre Bruxelles et Davos pour s'habituer aux changements de pression atmosphérique, Il a un coup de foudre pour cette ville.

Des mesures énergiques sont prises pour soigner sa maladie. Son séjour à Sana était du temps perdu car il aurait fallu l'opérer au niveau du poumon plus vite. Il fait rapidement connaissance avec tous les pensionnaires du sanatorium. Il développa une affinité particulière avec un garçon hongrois qui s'appelle lui aussi Félix, et qui a perdu toute sa famille à Auschwitz. Il s'est fiancé à deux filles de Budapest, il ne sait pas laquelle choisir ; une femme de vingt-sept ans, qui habitait à Berlin et qui avait à peine terminé ses études aux Beaux-arts lorsqu'elle a été déportée ; et Ilse, pour qui il ressent de l'amour physique et un besoin d'affection.

A Bruxelles, une session spéciale d'examens fut prévue par le Jury Central pour ceux dont la scolarité avait été interrompue par la guerre. Félix était en 3ème année gréco-latine lorsqu'il a été pris par la Gestapo. Il étudia lors de

sa convalescence.

Des études de médecine ne pouvaient être envisagées pour l'instant en raison notamment de l'impossibilité d'effectuer les travaux pratiques requis par ces études.

Il se tourna donc vers le droit, car les savoirs étaient purement théoriques : latin, histoire, littérature, philosophie,...

Il possédait un atout pour réaliser ce travail : sa mémoire, dont la fidélité s'est vérifiée lors des examens. Il passa les épreuves du Jury Central avec aisance.



Le médecin a annoncé à Félix qu'il n'était plus contagieux et l'autorise à sortir dans le village de Davos. Avec deux camarades au sanatorium en décembre 1947. Il avait 21 ans. Il est à gauche sur la photo.



Voici actuellement, Félix Gutmacher et son épouse. Il a retrouvé la joie de vivre et s'est rétabli.

Les images et citations sont extraites de Félix GUTMACHER, *Jamais je ne vous oublierai, Bruxelles*, couleur livres asbl, 2005.

1.4. Retranscription d'une interview à la Fondation Auschwitz

Mémoire d'Auschwitz ASBL présente la Caserne Dossin à Malines (1942-1944).

Des témoins racontent...

Du 27 juillet 1942 au 3 septembre 1942, l'occupant allemand impose à l'A.J.B (Association des Juifs en Belgique) de distribuer parmi ses membres près de 100 000 convocations pour le « travail obligatoire à l'Est ». Parallèlement, la Caserne Dossin à Malines est affectée à la fonction de camp de rassemblement pour les Juifs convoqués. Un premier convoi composé de 998 détenus quitte Malines pour Auschwitz le 4 août 1942.

« Mon nom est Félix Gutmacher, je suis né le 31 janvier 1926 à Foret à Bruxelles. Lorsque les allemands sont arrivés, il y a quelques ordonnances qui ont fait que l'on a du s'enregistrer sous le registre des juifs. Puis on a interdit certaines professions, certains médecins, avocats, professions libérales progressivement. Ces mesures se sont vraiment échelonnées à chaque fois avec une aggravation dans la répression.

Quand j'ai été arrêté, j'avais essayé de prendre la fuite, j'ai été battu, j'ai été emmené dans une voiture où il y avait les autres gestapistes. Deux sont descendus de la voiture pour rentrer dans la maison où habitait mon ami parce que ça je l'ai appris après la guerre qu'ils avaient reçu un ordre de se présenter au camp de Malines, une convocation de toute la famille. Ils ne s'étaient pas présentés. Les allemands avaient dit : Allez à Malines pour qu'on vous donne du travail, si vous n'y allez pas ce sera plus grave. Quand on n'y allait pas, ils venaient nous chercher. C'est ce qu'il s'est passé avec cette famille.

A la caserne Dossin, ils nous ont demandé de nous déshabiller tout nu, les hommes d'un côté les femmes de l'autre. Frieda était là à côté, les hommes s'occupaient également des femmes. Puis ils nous ont demandé de nous baisser. Ils ont regardé dans l'anus si nous n'avions pas caché des bijoux et moi donc je voyais Frieda. Je trouvais ça scandaleux.

Un SS a vu que je regardais vers Frieda constamment et alors il m'a dit que j'avais une trop belle chevelure. Il a pris sa tondeuse et il m'a fait une raie au milieu du crâne pour m'humilier. Il savait que j'étais avec Frieda et s'en doute que bon, vous savez, c'est vraiment d'une mentalité tellement mesquine. Débile. C'est le mot qu'il faut employer.

Le père avait reçu des coups, des gifles parce qu'il avait caché une bague dans une épaulette et qu'il n'avait pas dit qu'il avait une bague dans son épaulette. Ils l'ont fouillé, il avait une pièce, quelque chose de dur, on ouvert l'épaulette et ont trouvé une bague en or. Directement quand j'avais vu comment ils nous traitent à Malines, des familles couchées sur de la paille, dans des dortoirs de la caserne, il n'y avait pas de lit, pas d'hygiène, l'alimentation était infecte, on avait presque rien à manger.

Un jour, le commandant du camp de Malines, qui passait tous les jours, regardait si on avait les souliers bien propres. On était sous-alimenté, pas d'hygiène, on avait presque rien d'humain et il venait voir si nos souliers étaient propres... Il faisait le tour comme ça, il nous comptait. Quand il a vu Frieda, il lui a dit de sortir, qu'elle devait l'attendre. Alors elle est sortie, ses parents étaient inquiets naturellement et moi je me demandais ce qui allait se passer. Il a fait le tour, l'appel puis nous a tous renvoyés et il est parti avec Frieda. Frieda est revenue une demi-heure, une heure plus tard. Ses parents étaient vraiment très inquiets, on les comprend... Et elle a dit : Voilà, le commandant m'a proposé un marché... Il a dit que si je devenais sa maîtresse vous seriez libérés, ses parents seraient libérés. Et que si elle n'acceptait pas les trois seraient déportés.

C'était un marché très simple, à prendre ou à laisser. Les parents étaient vraiment révoltés. C'est vraiment très machiavélique. Alors elle aussi disait aussi : « Salopard ! » Elle l'insultait, l'injurait. Les parents ont dit qu'ils préféraient mourir. Partir et mourir et c'est le message qu'elle a fait passer au commandant.

Elle est revenue puis deux jours après, on a appelé milles noms. C'était les milles noms pour le 9ème transport qui devait partir vers la Pologne, on ne savait pas. Elle a été appelée ses parents et moi. Je partais avec elle, je savais que j'allais partir d'une façon ou d'une autre parce que quand on était à Malines on n'en sortait plus. »

2. Un récit inspiré par la vie de notre témoin

Je suis Eric Gutmayer. Je suis né en 1922, à Cracovie. Mes parents ont émigré en Belgique en 1923, pour fuir la pauvreté et l'antisémitisme régnant en Pologne. Je fus arrêté le 19 septembre 1942 à l'institut de Wesembeeck-Lez-Bruxelles. Je vais vous raconter ce que j'ai vécu à Auschwitz.

Après un court séjour à la caserne Dossin, j'arrivai au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau le 30 octobre 1942. Nous fûmes rapidement mis en rang, pour une « inspection » (qui n'était en réalité qu'une vérification de nos aptitudes au travail et de notre forme physique). Autrement dit les enfants, les femmes, les vieillards et les hommes frêles étaient bons pour la chambre à gaz. J'ai eu la chance d'avoir gardé mon corps athlétique jusqu'ici. J'ai été sélectionné pour faire du « kommando Steinbruch » (ceux qui travaillaient dans les carrières de granit autour des camps).

Une nuit d'octobre, un de mes compagnons prit la parole dans le dortoir :

« Mes amis, nous ne pouvons plus tolérer que l'on nous maltraite. Nous sommes trois fois plus nombreux qu'eux, il faut se révolter ! »

« Comment veux-tu que l'on fasse, avec nos corps squelettiques et même pas une lame de couteau ? »

« En plaçant de la dynamite à des endroits stratégiques, on peut surprendre les gardes qui nous surveillent. Ensuite, si on a quelques petites armes, on tue les autres et on s'évade de la carrière. »

Nous travaillions dans la mine, et la dynamite était tout près de nous, mais personne n'avait foi dans son plan. Quand bien même on réussirait à s'échapper, les villages voisins grouillaient d'antisémites.

« Mieux vaut essayer de s'évader, car ici on est sûr de finir dans un four. »

Début décembre, un tas de petites armes tranchantes prenait forme (soigneusement caché, bien entendu) et un bâton de dynamite fût obtenu avec l'aide d'un résistant. Nous l'avions coupé en deux pour faire deux charges. C'était aussi plus pratique et plus discret à transporter.

Les compagnons commençaient à y voir un espoir, tandis que les leaders motivaient les troupes.

Le 8 décembre précisément, nous étions la veille de notre révolte. Les gardes n'avaient pas remarqué notre bonne humeur. Le leader nous a rassemblés pour nous expliquer son plan :

« Nous allons arriver à la mine, comme chaque jour. Une personne sur deux

prendra une lame avec soi. Alors que tout le monde travaillera, Sacha et Marc vont placer leur petit bâton à deux endroits clés. Le premier sur le monticule, à gauche, pour distraire les gardes. Le deuxième dans la paroi du monticule d'où nous surveillent les gardes, pour détruire une partie de la falaise et les faire tomber.

Il y avait une grande joie dans le dortoir. Je ressentais un profond bonheur, un sentiment de libération, comme si l'étau dans lequel on me serrait se relâchait.

« Ensuite continua-t-il, agressez les gardes. Plantez vos couteaux dans leurs pieds, leurs jambes. Grimpez sur leurs dos, frappez-les avec vos pelles et vos pioches... »

« Les SS restés au camp ne vont-ils pas nous apercevoir et venir en renfort ? »

« Ils viendront. Mais le temps qu'ils remarquent notre révolte, nous auront le temps de fuir. »

« Où ? Dans les villages antisémites avec nos uniformes rayés et notre crâne rasé ? »

« De toutes façons, si nous restons ici, c'est certain que nous mourrons. Alors pourquoi ne pas tenter notre chance ? Peut-être que cela ira moins mal qu'on ne le pense... »

Le lendemain, pour la première fois, nous nous levâmes avec entrain. Nous prîmes nos pioches, nos pelles, (nos lames) et nous avançâmes en rang vers la carrière.

Quelques temps après, le chef de notre groupe fit un clin d'œil à Sacha.

Il acquiesça, se leva et demanda à un garde s'il pouvait aller faire ses besoins sur le monticule gauche.

« Dépêche-toi ! » Lui dit-il. Il fit signe à un de ses collègues de suivre Sacha. Ils partirent ensemble.

Moi et quelques autres nous les suivions des yeux avant de nous remettre à travailler. L'explosion de la dynamite de Sacha était le signal que la révolution est lancée, tout le monde doit se soulever en même temps.

Peu de temps après, le chef demanda à Marc par des gestes discrets de placer la deuxième charge juste en dessous des gardes. Marc fit se déplacer sa pioche pour faire semblant d'attaquer une nouvelle paroi. Il arriva près du monticule et creusa rapidement un petit trou. Il y inséra le bâton de dynamite et l'alluma. Il s'écarta pour revenir travailler avec son groupe.

J'avais observé toute la mise en place. La tension monta en moi.

L'heure était enfin venue de nous libérer. Nous allions enfin connaître à nouveau la liberté et....

« Eric ! Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu vas... »

Je sentis un violent souffle d'air et j'entendis le bruit d'une incroyable déflagration derrière moi. Je fus propulsé plusieurs mètres devant moi et m'allongeai sur le sol. Mes oreilles sifflaient, je voyais trouble.

Je vis des silhouettes de gardes en train de s'agiter. Puis soudain, il fit noir...

Je me réveillai à l'infirmerie. Je sentis quelques douleurs dans le dos et les bras. Une aide-soignante me raconta ce qui s'était passé après mon accident :

« De la dynamite explosa dans la partie nord de la mine, mais elle n'a blessé que les quelques personnes qui étaient autour, dont vous.

Ensuite, 4 prisonniers ont essayé de neutraliser les gardes et de s'échapper, mais ils ont été tués à bout portant par les autres militaires aux alentours. »

Ai-je bien entendu ? 4 personnes seulement ? Pourtant au petit matin, nous étions 10 fois plus à vouloir nous échapper du camp. C'est plus tard que j'ai compris pourquoi : la peur. La peur peut paralyser n'importe quel homme. Entre vouloir faire la révolution et la concrétiser, il y a une grande distance. Moi-même, juste avant l'explosion, j'étais très mal à l'aise à l'idée de m'élever devant des militaires bien plus armés que moi.

Après avoir échappé de justesse au transport des « inaptes au travail » grâce à un jeune médecin français de l'infirmerie, j'ai été déblayer les maisons délabrées de Varsovie après la révolte et la chute du ghetto.

J'ai été sauvé par les américains le 29 avril 1945, alors que j'étais au camp de Dachau. Je repense parfois aux 4 prisonniers qui sont morts en se révoltant. Avant de fermer les yeux, ils se sont certainement dit que, d'une certaine manière, ils mourraient libres.

3. Et aujourd'hui ? Un témoin contemporain

- **Récit du témoin : Franco F. 63 ans, Liège**

« Je m'appelle Franco F., j'ai 63 ans, j'habite Liège et suis gérant d'un magasin au centre-ville de Liège.

Adolescent, j'ai constaté que les filles ne m'intéressaient pas mais j'éprouvais par contre une attirance pour les garçons.

Difficile d'en parler à quiconque, de se confier car l'homosexualité dans les années 60 était taboue. Nous étions perçus comme des malades, des pervers. Il fallait se voir en cachette. Personne ne devait rien savoir car le pire de tout était la honte, le dégoût éprouvé par nos propres familles.

Je n'ai rien dit à ma famille mais des rumeurs ont commencé à circuler. Mon père ne l'a jamais accepté, ma mère s'est toujours tue. Le chagrin était trop grand. Il a fallu quitter la maison et s'éloigner de ma famille pour leur éviter « ce déshonneur » comme disait mon père.

La priorité pour ma famille était de cacher à tout prix cette « maladie » aux autres membres de la famille, voisins, amis.

Pourquoi ? Je pense qu'à l'époque, dans les années 60, les parents se culpabilisaient d'avoir un fils homosexuel. Mon père disait toujours « qu'est-ce que j'ai fait pour que tu deviennes comme ça, personne dans notre famille n'est comme toi ».

Être homosexuel dans les années 60 signifiait le rejet de tous, accompagné d'un énorme dégoût. Il fallait vivre terré comme un animal, dans une profonde solitude. Nous ne pouvions compter que sur notre petit cercle d'amis homosexuels. L'exclusion était notre quotidien.

Un autre problème important devait être affronté : « trouver un travail », ce qui était impossible pour un homosexuel. Les homosexuels étaient exclus du marché du travail. Alors la plupart sont devenus indépendants. Aucun de mes amis ne travaille dans une entreprise, même à ce jour. C'est ainsi que j'ai ouvert mon magasin au centre-ville.

J'ai toujours assumé mon homosexualité. Je n'ai jamais tenté de la dissimuler aux yeux de la société par un mariage hétérosexuel. Certains vivent difficilement cette exclusion et se marient, ont des enfants, tout en vivant leur grande passion pour un autre homme en cachette. Cette double vie est toutefois tellement difficile à assumer qu'elle conduit parfois à de véritables désastres : suicides, graves dépressions, etc.

Qu'en est-il aujourd'hui de l'acceptation de l'homosexualité par la société ?

De belles avancées ont eu lieu mais principalement sur le plan juridique : des lois nous protègent contre l'homophobie, le mariage gay est permis.

Des institutions ont vu le jour pour nous représenter et défendre nos droits comme l'asbl « Arc-en-ciel » ou le Centre pour l'Égalité des Chances. La Belgique est un pays où les avancées sont très importantes et où il fait presque bon d'y vivre. Au quotidien cependant, les mentalités changent très lentement. Hier, l'homosexuel était un malade – une maladie expliquait « cette déviance ». Aujourd'hui, l'homosexuel a le sida et un amalgame dangereux est fait avec la pédophilie. L'homosexualité a comme conséquence le sida et la pédophilie : voici la vision actuelle erronée de l'homosexualité. L'attitude de l'Église envers les homosexuels envoie aussi un signal d'intolérance et de rejet qui empêche une véritable avancée.

L'acceptation de notre orientation sexuelle pour le même sexe n'est pas encore à l'ordre de jour. Les hétérosexuels se tiennent la main en marchant, nous n'osons pas le faire. Nous devons encore nous cacher et subir bon nombre de quolibets : pédé, tapette, tantouze.

Nos familles aussi sont régulièrement prises à parti : « toi tais-toi de toute façon ton fils est pédé ... ». Voici ce qu'un membre de ma famille cria récemment à ma mère.

Des agressions homophobes existent toujours en Belgique : récemment s'est tenu le procès d'Ishane Jarfi qui a dévoilé une cruauté sans limite à l'encontre d'un jeune liégeois homosexuel. Le facteur aggravant de crime homophobe a d'ailleurs été retenu par la Cour d' Assises.

Les homosexuels sont emprisonnés en Afrique. Ils sont traqués et agressés en Russie en toute impunité où de véritables guet-apens sont mis en place via les réseaux sociaux.

L'avenir pour notre communauté s'assombrit beaucoup avec la montée de l'extrême-droite. L'adage « vivons heureux, vivons cachés », s'applique plus que jamais à notre communauté. Nous devons rester sur nos gardes et être vigilants ».

- **Lien entre le témoin actuel (Mr Franco F.) et le témoin historique :**

Ces 2 personnes auraient pu se rencontrer, se croiser dans un camp de concentration pendant la seconde guerre mondiale. En effet, la déportation touchait également les homosexuels (hommes et femmes). Beaucoup de personnes ignorent ce fait historique.

Il est à noter que la traque des homosexuels a commencé bien avant celle des Juifs.

Entre 1933 et 1945, les nazis ont déporté environ 100.000 homosexuels. Ils sont mis dans des camps de concentration car ils sont en infraction par rapport au § 175 du Code Pénal allemand pour une relation « contre nature ». De nombreuses expériences « médicales » sont pratiquées pour tenter de ramener les homosexuels à la normalité.

Le but n'était pas de les exterminer comme les juifs mais de les « guérir ». En effet, pour les nazis leur « féminité » est une menace pour l'idéal de « l'État viril ». Leur comportement est une atteinte à la natalité menaçant ainsi la survie de la race aryenne.

Les expériences « médicales » pratiquées étaient d'une très grande cruauté et environ 15.000 personnes ont succombé à ces traitements.

- **Récit de son parcours, de son histoire**

Le témoin a spontanément relaté son parcours. Il n'y a pas grand-chose à ajouté si ce n'est que malgré son « éviction » de la famille et les nombreuses difficultés rencontrées en raison de son homosexualité, Mr Franco F. a pu se construire une vie sereine : un travail qui le passionne ainsi que des amis fidèles (faisant partie essentiellement de la communauté gay), sur lesquels il peut compter en cas de problèmes.

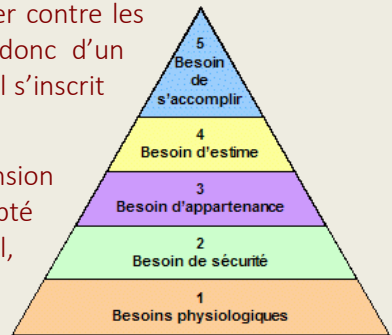
- **Analyser les impressions des deux témoins selon une théorie « psy »**

La pyramide de Maslow est une classification hiérarchique des besoins humains.

Maslow distingue cinq grandes catégories de besoins. Il considère que le consommateur passe à un besoin d'ordre supérieur quand le besoin de niveau immédiatement inférieur est satisfait.

Les besoins humains selon Maslow :

- Les **besoins physiologiques** sont directement liés à la survie des individus ou de l'espèce. Ce sont typiquement des besoins concrets (faim, soif, sexualité,...).
- Le **besoin de sécurité** consiste à se protéger contre les différents dangers qui nous menacent. Il s'agit donc d'un besoin de conservation d'un existant, d'un acquis. Il s'inscrit dans une dimension temporelle.
- Le **besoin d'appartenance** révèle la dimension sociale de l'individu qui a besoin de se sentir accepté par les groupes dans lesquels il vit (famille, travail, association, ...). L'individu se définissant par rapport à ses relations, ce besoin appartient au pôle « relationnel » de l'axe ontologique.
- Le **besoin d'estime** prolonge le besoin d'appartenance. L'individu souhaite être reconnu en tant qu'entité propre au sein des groupes auxquels il appartient.
- Le **besoin de s'accomplir** est selon Maslow le sommet des aspirations humaines. Il vise à sortir d'une condition purement matérielle pour atteindre l'épanouissement. Nous le considérons donc comme antagoniste aux besoins physiologiques.



Chez Franco, trois niveaux de la pyramide de Maslow ne sont pas comblés :

- La sécurité.
- L'appartenance sociale.
- La reconnaissance de soi.

Par contre, chez Félix, ce sont **tous** les besoins humains qui ont fait défaut. Ses besoins physiologiques ne sont même pas comblés, car dans les camps, il meurt de faim et de soif. De plus, l'hygiène est catastrophique, Félix peut attraper le typhus ou une autre maladie à tout moment. Il a subi l'enfer des travaux forcés et la « Marche de la mort ». Comme la base de la pyramide n'est pas comblée, les autres niveaux ne sauraient pas être remplis.

4. Et dans les langues étrangères...

– En Allemand

Eine Geschichte zwischen millionen anderen..

Gebürtig in Belgien in 1926, **Félix Gutmacher** ist von jüdische Herkunft. Seine Familie müssste in 1923, wegen des Antisemitismus, emigrieren nach Belgien. Den 4. September 1942, er hat dann 16 Jahren, ist er verhaftet worden von der Gestapo und wurde nach den Dossin Kaserne in Mechelen geführt. Er wurde deportiert zu sämtlichen Konzentrationslager über 3 Jahren. Nachdem er einen Totenmarsch überlebt hatte wurde er am 11. April 1945 von der amerikanischen Armee befreit aus das Konzentrations-lager Buchenwald. Zurück in Brüssel am 8. Mai 1945, erfährt er dass er schwer erkrankt ist an Tuberkulose. In September 1953 wird Félix Rechtsanwalt. Heute hat er einen klare Ziel: das Schweigen brechen, er zeugt...

„ Das Leben ist ein Kampf. Seien Sie wachsam. Vergessen Sie niemals wozu der Mensch fähig ist wenn er sich lässt manipulieren. Hütet Euch vor Extremisten, Fanatiker, Fundamentalisten, was auch immer. „

– En Neerlandais

Een verhaal tussen miljoenen anderen..

Felix Gutmacher is geboren in België in 1926, en is van joodse afkomst. Zijn familie was verplicht te emigreren in 1923 vanuit Polen naar België, vanwege het antisemitisme. Op 4 september 1942, hij was dan 16jaar oud, werd hij gearresteerd door de Gestapo en naar de kazerne van Dossin, in Mechelen gebracht. Hij werd gedurende drie jaren gedeporteerd naar verschillende concentratiekampen. Na een «dodenmars » te hebben overleefd, wordt hij bevrijd door het Amerikaanse leger uit het kamp van Buchenwald op 11 april 1945. Nadat hij op 8 mei 1945 terugkeerde naar Brussel, verneemt hij dat hij ernstig ziek is. Hij lijdt aan tuberculose. In september 1953 wordt Felix advocaat. Vandaag heeft hij een nauwkeurig afgelijnd doel: de stilte breken, hij getuigt...

“ Het leven is een gevecht. Wees waakzaam. Vergeet nooit tot wat de mens in staat is wanneer hij zich laat manipuleren. Pas op voor extremisten, fanatiekelingen, integristen, wie ze ook zijn. “

– En Anglais

A story among million others..

Born in Belgium in 1926, Felix Gutmacher has Jewish roots. His family had to emigrate from Poland to Belgium in 1923 because of anti-Semitism. On 4th of September 1942, when he was 16 years old, he was arrested by the Gestapo and taken to Dossin, in Malines. He was deported into several concentration camps for three years. After having survived a «death walk», he was liberated from the camp of Buchenwald on the 11th of April 1945 by American soldiers. Coming back to Brussels on 8th May 1945, he heard he was severely suffering from tuberculosis. In September 1953, Felix became a lawyer. Today, he has a precise target: to break the silence, so he witnesses...

“ Life is a fight. Be watchful. Never forget to what Man is able to do when he gets manipulated. Beware of extremists, fanatics, fundamentalists whoever they are. “

– En Espagnol

Una historia entre millones de otras..

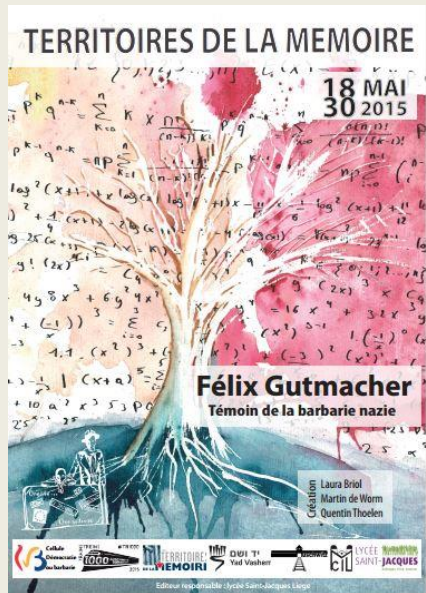
Nacido en Bélgica en el año 1926, Felix G. es de origen judío. Su familia inmigró en Bélgica debido al antisemitismo. El 4 de septiembre de 1942, a los 16 años, fue detenido por la Gestapo y llevado al Cuartel Dossin en Malinas. Fue deportado a numerosos campos de concentración durante tres años. Tras sobrevivir una Marcha de la Muerte, fue liberado del campo de Buchenwald por el ejército americano el 11 de abril de 1945. Al volver en Bruselas el 8 de mayo de 1945, se enteró de que padecía tuberculosis y que se encontraba en estado grave. En septiembre de 1953, Felix llegó a ser abogado. Hoy, tiene el objetivo preciso de romper el silencio; declara:

“ La vida es un combate. Sed vigilantes. No olvidéis nunca de lo que el hombre es capaz cuando quiere manipular a los demás. Desconfiad de los extremistas, os fanáticos los integristas quienquiera que sean. “

5. Dans les coulisses : une affiche, une valise, des impressions

- Projet d'affiche :

L'arbre qui est au centre représente la vie de Félix. Lorsqu'il était dans les camps, il observait la nature. Il disait qu'elle n'avait jamais été aussi belle. Sa vie prend racines dans la Terre qui est bleue car le bleu symbolise la couleur de la raison, de la logique. La tache rouge est le sang. Les formules mathématiques à l'arrière font référence à son professeur de mathématiques, Marcel Dupont. Cet homme lui a permis de puiser sa force dans le savoir qu'il lui a transmis. C'est en répétant chaque seconde dans sa tête : « *Je suis toujours en vie* » que Félix a pu continuer dans l'horreur.



- Projet de valise :



Le but de ce projet est de représenter notre témoin de manière symbolique en passant par un objet clé qu'est la valise. Cette valise contiendrait les objets qu'aurait pu prendre Félix lors de son « voyage » vers un inconnu sombre.

Territoires de la Mémoire, 23 mai 2015. Photo Anne Salien.

- Réflexions personnelles :



Quentin : Grâce au livre « *Jamais je ne vous oublierai* », j'ai pu me rendre compte des sentiments que ressentait les prisonniers des camps nazis, et j'ai beaucoup apprécié le discours de Simon, le témoin d'Elisa, Caroline et Sandro.

Martin : Ce travail permet de prendre conscience que nous pouvons être facilement influencés par des personnes mal intentionnées, que la vie est un combat au quotidien et que nous devons défendre notre démocratie.

Laura :

La seule chose que je regrette dans ce travail est de ne pas avoir eu la possibilité de rencontrer Félix, que nous nous représentions comme un combattant philosophe. Malgré cela, nous sommes heureux qu'il nous ait raconté son vécu par ces témoignages adressés à la jeunesse et à l'avenir.

Il reste dans mon cœur comme tous les autres témoins que nous avons pu rencontrer.

Cela a été un plaisir de contribuer à ce projet même si il a duré toute une année scolaire. Transmettre à mon entourage tout ce que j'ai appris à travers ce projet est important pour moi. Je trouve qu'il ne faut pas rester inactif face au monde qui nous entoure. Il faut se battre sans cesse pour un monde meilleur.

8. L'exposition en bref



Quentin, Martin et Laura. Séquence filmée
présentant les projets des valises.
Territoires de la mémoire 23 mai 2015. Photo Jérôme
Delnooz.



Clara présente la valise de Félix à
Marcel Frydman.
Territoires de la Mémoire 23 mai
2015 Photo Jérôme Delnooz.



Détail de la valise
de Félix. Territoires
de la Mémoire,

23 mai 2015.
Photo Anne Salien.

6. Lexique

Frieda : Félix l'a rencontrée à la caserne Dossin. Elle a 18 ans, et elle a été déportée avec ses deux parents. Félix a dû descendre du train avant elle. A la libération, il apprit qu'elle est morte avec ses parents peu de temps après qu'ils se soient quittés.

Sylvain, Marcel : Ce sont les frères de Félix. Sylvain est le grand frère et étudiait la médecine à l'U.L.B. avant d'être déporté. Marcel n'était encore qu'un petit enfant.

Caserne Dossin à Malines : Le camp de transit de l'ancienne caserne "Lieutenant-Général Dossin de Saint-Georges" à Malines, en Belgique, fut ouvert par les Allemands le 27 juillet 1942 pour concentrer les Juifs de Belgique en vue de leur déportation vers les camps de la mort. Il était situé entre les deux plus grandes concentrations de Juifs en Belgique (Anvers et Bruxelles) et était idéalement relié au réseau dense des chemins de fer belges.

Kapo : Le mot kapo désigne les personnes qui étaient chargées d'encadrer les prisonniers dans les camps de concentration nazis. Les kapos étaient souvent recrutés parmi les prisonniers de droit commun les plus violents ou parmi ceux dont la ruse ou la servilité avait permis de figurer parmi les anciens, en échappant provisoirement aux « charrettes » menant à l'extermination.

Yiddish : Le yiddish est une langue germanique dérivée du haut allemand, avec un apport de vocabulaire hébreu et slave. Le yiddish était parlé par les deux tiers des Juifs du monde, soit onze millions de personnes à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Depuis le génocide des Juifs par les nazis, « la langue yiddish est devenue la langue d'une minorité dispersée en voie de disparition ».

Typhus : Il s'agit d'infections provoquées par des bactéries dont les souris et les rats sont les hôtes, elles sont transmises aux humains par la morsure ou piqûre d'acariens. Les symptômes communs à toutes les formes du typhus sont une fièvre qui peut atteindre 39°C, des maux de tête et un état d'hébétéude et de stupeur (*tuphos*). Dans les pays tropicaux, le typhus est souvent confondu avec la dengue.

Blechhammer : Le nom de Blechhammer fait référence à un ensemble de camps de prisonniers, camps de travail, camps disciplinaires et camp de concentration durant la Deuxième Guerre mondiale.

L'Aide Aux Israélites Victimes de la Guerre : L'Aide aux Israélites Victimes de la Guerre, aujourd'hui Service Social Juif a été créé pour surmonter le désespoir et assurer un avenir aux Juifs et au judaïsme au sortir de l'horreur. L'A.I.V.G. a organisé le réseau des solidarités nécessaires : solidarités entre Juifs de Belgique et d'ailleurs, solidarités entre Juifs et non-Juifs. L'histoire des homes de l'A.I.V.G., où ont vécu tant d'orphelins, en a été un exemple. L'accueil des réfugiés en fut un

autre.

7. Bibliographie

- BROQUET HERVE (dir.), *Étranger, j'écris ton nom*, Rue Lebeau 4, 6000 Charleroi, Couleurs livres, 2007

- GUTMACHER FELIX, *A Frieda*, Editeur Félix Gutmacher, Avenue du Mont-Kemmel, 18, Bruxelles, 1994.

- GUTMACHER FELIX, *Jamais je ne vous oublierai*, Rue Lebeau 4, 6000 Charleroi, couleurs livres, 2005

- SMETS CHRISTOPHE, Sophie Laurent (éd.), Sophie Laurent (dir.), *Un combat pour la liberté, 1940-45*, Avenue Paul Pastur 11, 6032 Charleroi, Archive de wallonie, 2004

- VANESSE MARC, « Félix Gutmacher refuse d'oublier », in *Le Soir*, 20 février 2005, p.4

- *Claudine Cardon-Hamet, Matricule 45565 à Auschwitz*, [en ligne], <http://politique-auschwitz.blogspot.be/2012/03/gaillard-robert.html>, dernière consultation le 26/03/2015

- La boîte à images, La boîte à images ASBL, [en ligne], http://www.laboiteaimages.be/images/galleries/christophe_smets/un_combat/gutmacher.htm, dernière date de consultation 11/02/2015

- *Maciek Nabrdalik, cbsnews, (Portraits of Holocaust survivors)*, [en ligne], <http://www.cbsnews.com/pictures/portraits-of-holocaust-survivors/2/>, dernière consultation le 23/03/2015

- Sarah Timperman et Stéphanie Perrin, *1942-1944 la caserne Dossin à Malines*, [DVD], Belgique, mémoire d'Auschwitz, 2013

« 28 histoires parmi des millions d'autres... »



Les 23 jeunes du Lycée Saint Jacques participant au « Train des 1000 » 2015. Auschwitz. Photos Catherine Moreau.

...et aujourd'hui 84 étudiants porteurs de mémoire pour ne jamais oublier ! »

Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « **Train des 1000** » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant «en miroir» celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs «valises-miroirs» dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2^e étage de la Cité Miroir à Liège du 18 au 30 mai 2015.**



www.Lyceesaintjacques.be

Lycée Saint-Jacques
Rue Darchis, 35
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:
Anne Vandergeten
A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne Toppets, Anne Marrant, Dominique Kreuzsch, Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : Train@lsjl.be



warveterans.be

